

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 139 (1994)
Heft: 9

Artikel: Cinquante ans après les combat aux frontières du Jura... : "Doubs 1944"
Autor: Dutriez, Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-345454>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cinquante ans après les combats aux frontières du Jura...

«Doubs 1944»

Par le colonel Robert Dutriez

«Doubs 1944», ainsi s'appelle l'une des onze batailles inscrites sur le drapeau du 6^e Régiment d'infanterie coloniale (6^e R.I.C.). L'expression «Boucle du Doubs» aurait certes mieux convenu pour définir ce théâtre d'opérations où, de la mi-septembre au 17 novembre 1944, il affronta l'ennemi allemand. Imaginez un champ clos que le Doubs délimite, à l'est en cisailant vers Pont-de-Roide les ultimes contreforts septentrionaux du Jura, au nord en se lovant dans un brusque «A gauche, gauche!» autour de Valentigney, Audincourt et Voujeaucourt, à l'ouest en s'attaquant de nouveau, direction Clerval, à la bordure du massif jurassien.

Cet arc aquatique, que sous-tendent au sud les hauteurs rectilignes du Lomont, ceinture un plateau. Petites vallées, bois profonds et larges clairières alternent, abritant quelques villages dont Ecot, 366 habitants, situé au centre de la boucle, sur le flanc est de l'une des croupes les plus élevées. D'où, tactiquement, une certaine importance du lieu.

8 juillet 1944

Il y eut d'abord un tragique préambule, sans lien

direct avec les combats du 6^e R.I.C. Cet épisode est évoqué chaque fois qu'en Franche-Comté, on en vient à parler d'Ecot.

Un maquis d'un peu plus d'une centaine d'hommes stationne dans les bois à deux kilomètres d'Ecot. Depuis le 6 juin, ces résistants ont saboté à plusieurs reprises des voies ferrées et, même, ils ont effectué un coup de main à l'intérieur de l'agglomération montbéliardaise. Ils sont commandés par un officier d'active, le lieutenant de cavalerie Joly, alias commandant Valentin, qui a également la responsabilité du groupement F.F.I.¹ de Montbéliard. Les services de sécurité allemands localisent peu à peu le gîte des «terroristes»² et, le 8 juillet à 7 heures, quelque 500 Allemands, qui cernent la zone-refuge, déclenchent une violente attaque.

L'alerte est donnée par un avant-poste qui surveille le nord du camp, face au hameau de Lucenans. Ces hommes réussissent à bloquer la progression d'une unité ennemie. Immédiatement, le gros de la troupe prend son dispositif de combat. Les F.F.I. possédant sept fusils-mitrailleurs, une

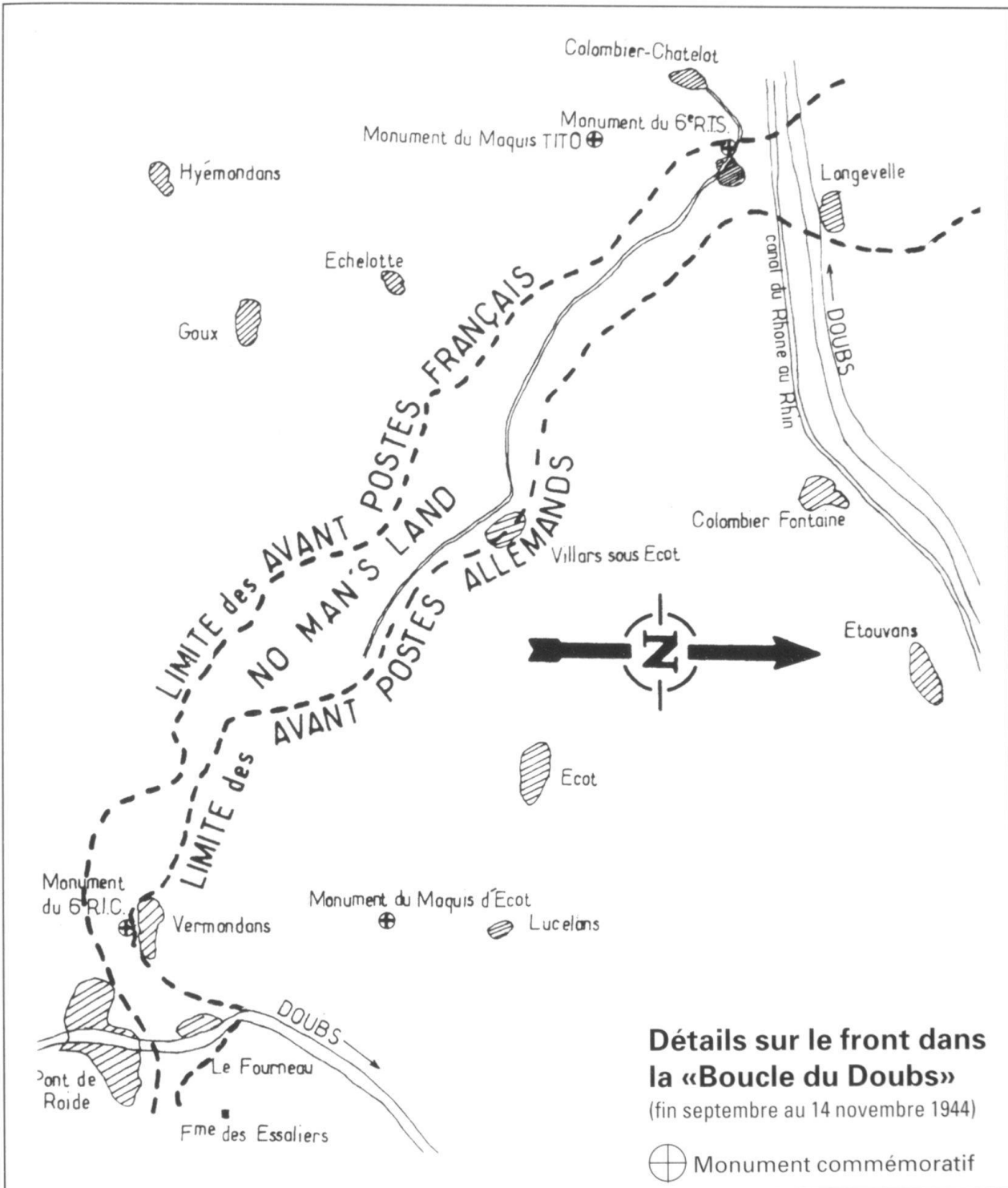
riposte valable paraît possible. Mais combien de temps pourra-t-on tenir, vu que l'encerclement se fait de minute en minute plus étroit? Déjà un autre poste de guet ouvre le feu sur le côté ouest du dispositif. Les consignes de l'échelon supérieur prescrivent d'éviter tout affrontement généralisé. Un ordre de repli est donc donné...

Vers 8 heures, le décrochage par petits groupes s'amorce, direction sud-est. L'adversaire ne semble pas se rendre compte de la manœuvre. Malgré tout, le détachement accompagnant le chef du maquis tombe dans une embuscade. Pertes sévères: le lieutenant Joly, blessé, préfère se donner la mort plutôt que d'être fait prisonnier. D'autres colonnes ont plus de chance. A 11 heures, l'une d'elles, comprenant une trentaine d'hommes, passe avec succès entre les mailles du filet. Une seconde, à peu près de la même importance, parvient à s'exfiltrer grâce à des broussailles très propices.

Pourtant, le bilan se révèle lourd: 22 tués, 5 blessés, 24 prisonniers dont peu reviendront de déportation. Ressentant néanmoins une

¹Forces françaises de l'Intérieur.

²Expression alors couramment employée par les occupants.



légitime fierté, la plupart des rescapés rejoignent les maquis voisins. Les Allemands dénombrent dans leurs rangs une cinquantaine de tués et de blessés et

ils n'ont pas atteint leur véritable objectif qui était de briser l'esprit de résistance dans le pays de Montbéliard. Les sabotages continuent.

Deux mois après

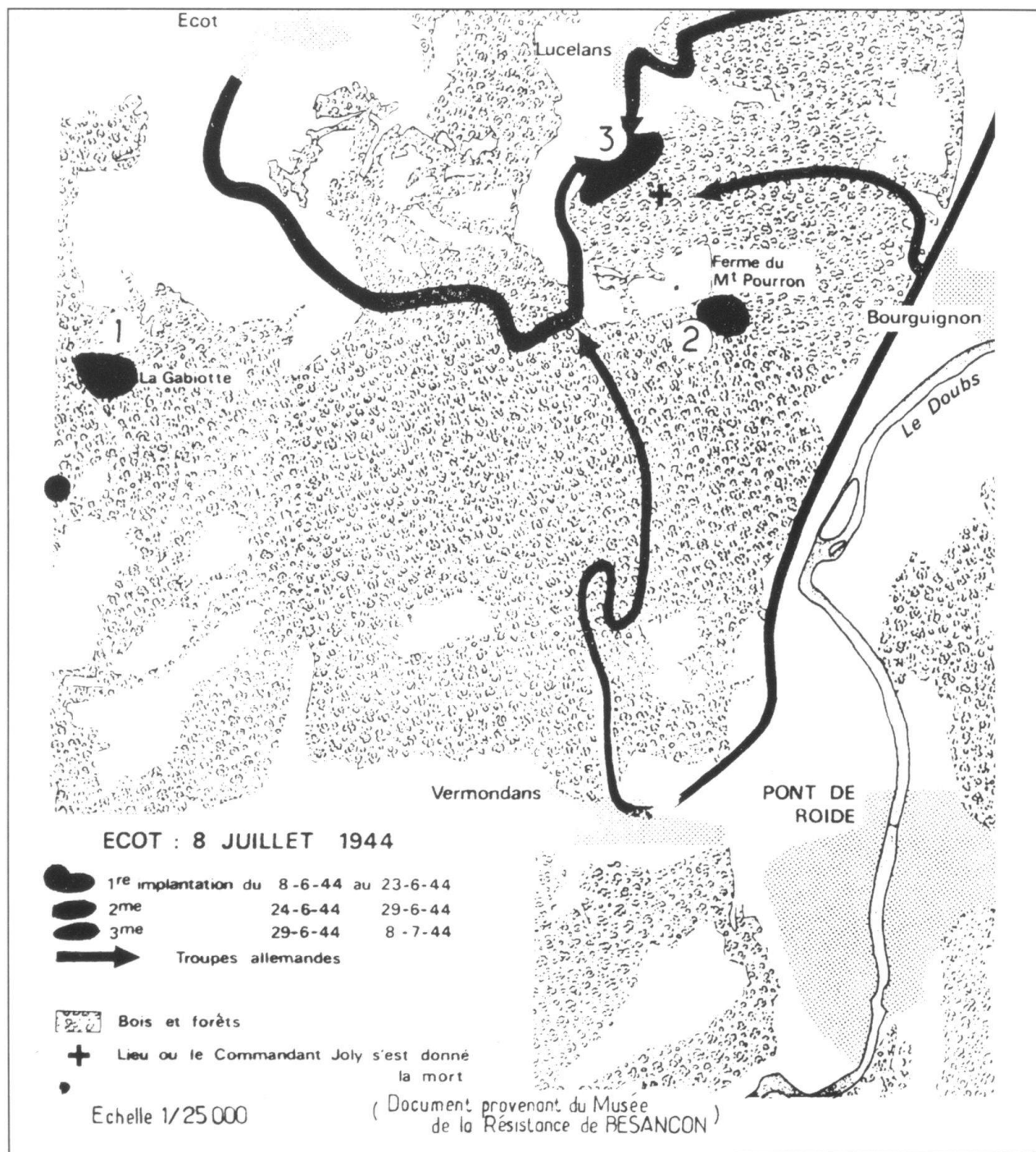
Au début du mois de septembre, les troupes régulières françaises – celles de la 1^{re} Armée – débouchent

sur les plateaux du Haut-Doubs, mais leur élan victorieux se heurte à la résistance tenace des Allemands et à leurs ripostes. Le front se stabilise deux kilomètres et demi au sud d'Ecot. Les Allemands obligent la population à évacuer et ils trans-

forment immédiatement le village en pivot central de leur dispositif défensif dans la «Boucle du Doubs».

Côté français, le secteur est tenu par le 6^e R.I.C. Ce nom, le régiment ne le portera en fait qu'à partir du 1^{er}

novembre. Auparavant, il est connu sous l'appellation de 6^e Régiment de tirailleurs sénégalais (6^e R.T.C.). La raison de ce second baptême? Elle saute aux yeux de celui qui regarde la couleur des combattants. Le beau noir, teinte des vi-



sages des sympathiques soldats accourus depuis leur Afrique natale, a viré au blanc par suite du remplacement progressif des tirailleurs par de jeunes volontaires français. «Blanchiment», voilà la pittoresque expression employée pour évoquer la relève qu'exigeait la froidure soudainement venue.

Séjour en première ligne et exécution de patrouilles, bombardements et alertes aguerrissent les recrues avant la grande offensive.

14 novembre 1944, 14 heures

Après vingt minutes de préparation d'artillerie, le 1^{er} bataillon du 6^e R.I.C. s'élanche hors du bois Breuil, face à Ecot: la deuxième compagnie sur la gauche, la troisième au centre, la première en second échelon. Rien n'est épargné aux marsouins³: un glacis de 600 mètres, des mines, des tirs de mitrailleuses, le tout dans la neige. Qu'importe, «En avant!» Rapidement, la troisième compagnie atteint les premières maisons de la lisière sud, tandis que la deuxième coiffe une crête juste à l'ouest du village. S'ensuit pendant une heure, jusqu'à 17 heures, le nettoyage, maison par mai-

son, qui s'achève par la reddition d'un point d'appui allemand situé à la sortie ouest de la localité. On occupe les rares bâtisses intactes, on s'organise défensivement comme on peut. Il n'y a pas de feu, pas de vivres.

La première compagnie s'est installée au sud du village, toujours en second échelon. Au cours de la nuit, il lui faudra se déplacer à l'est d'Ecot, en zone boisée, afin de colmater une brèche créée dans le dispositif par le repli inexplicable d'une unité F.F.I. ne provenant pas de la résistance comtoise.

C'est pourtant dans une ambiance de victoire que tombe un triste crépuscule sur ce triste paysage.

Commence une nuit dont le souvenir hante encore les anciens du 1/6^e R.I.C. «Une folle nuit», selon l'expression souvent répétée par les acteurs, une nuit glaciale mêlée d'épais flocons de neige, bouillonnante de combats fragmentaires, sans fin et sans merci, une nuit à désespérer, même de Dieu qui, parfois, a dû avoir du mal à y reconnaître les siens...

La première contre-attaque déboule sur Ecot vers

22 heures, en provenance des bois au nord-ouest. Les mitrailleuses de la compagnie d'accompagnement la bloquent, net et sans bavure. Mais à minuit, nouvel assaut. Cette fois, pour reprendre un terme du jargon militaire de l'époque, c'est le «grand beans»⁴. Deux sections de la 3^e compagnie, implantées dans la partie est du village, encaissent le premier choc. Tourbillonnant autour d'elles, les écrasant à coups de grenades et de *Panzerfaust*⁵, les Allemands les submergent vers 1 heure du matin.

Ils progressent ensuite dans la rue principale en direction du poste de commandement français, un nid de résistance dont ils font véritablement le siège. Dans l'obscurité s'accomplissent des actes héroïques qui, dans d'autres temps, auraient inspiré les imagiers d'Épinal. Ainsi l'exploit de ce sergent, pourtant blessé, interdisant avec son pistolet-mitrailleur l'approche de la façade donnant sur la rue. Il est seul, abrité derrière un tas de bois, avec des Allemands à vingt mètres de lui. Il tient bon.

A l'intérieur, les défenseurs – une poignée – sont animés, soutenus, entraînés par le lieutenant-colo-

³ Nom sous lequel on désigne familièrement les soldats de l'infanterie de marine.

⁴ «Beans»: haricots en anglais. Cette façon de caractériser une situation complexe et chaotique vient de l'appellation officielle donnée à une boîte de ration américaine, le «Meat and Beans» (viande aux haricots). En effet, ce plat consistait en un inextricable mélange de ce qui, à l'origine, avait dû être de la bonne viande et d'honnêtes haricots. Un excellent livre de Bartoli sur les combats livrés en Franche-Comté par le 6^e R.I.C., intitulé *Le grand beans*, a été publié aux éditions de La Pensée universelle.

⁵ Arme antichar individuelle de faible portée (50 mètres), mais très efficace, qui peut également être utilisée dans le combat d'infanterie lors d'un assaut contre un blockhaus tenu par l'adversaire.

nel Dessert, commandant en second du 6^e R.I.C. Vingt fois l'assaut est lancé, vingt fois il est stoppé, parfois à dix mètres de son objectif.

4 heures, les munitions s'épuisent. Dessert a pris une ultime décision. A ses compagnons, il déclare: «On ne se rendra pas. La dernière balle sera pour moi.» Puis il demande par radio aux artilleurs de faire feu sur son PC. Les obus sifflent, explosent. Trop long. Quelques coups courts desserrent opportunément l'étreinte ennemie. Dernier soubresaut des Allemands. Un *Panzerfaust* envoyé dans le toit déclenche un début d'incendie. En vain. L'épaisse charpente comtoise supporte le choc; le foin, quant à lui, est trop humide.

Au lever du jour, l'assaillant, lui aussi épuisé, évacue les lieux. Les points d'appui français se reconstituent fébrilement, se ravitaillent et brancardent les blessés. Des renforts affluent, notamment de la 1^{re} compagnie moins éprouvée que les deux autres. Répit dérisoire, car voici qu'une autre attaque est dirigée contre Ecot. Décidément, les Allemands ont l'air de tenir à cette position! Dans la foulée, ils s'emparent de la corne nord-ouest de l'agglomération, atteignent le PC et réussissent à pénétrer

au rez-de-chaussée. On se bat un certain temps entre deux étages du bâtiment, jusqu'à ce que le groupe franc du régiment, appuyé par les feux de toutes les mitrailleuses disponibles, culbute ces coriaces adversaires. Simultanément, des tirs de l'artillerie française, exécutés à cadence maximum, encadrent le village. Avant 9 heures, le 15 novembre 1944, Ecot est définitivement libéré. Le 16, le 1/6^e R.I.C. repart en avant; il ira jusqu'au Rhin.

Traitant de la Libération en Franche-Comté ou ailleurs, certains s'obstinent à ne point associer aux Forces françaises de l'Intérieur les troupes de l'Armée d'Afrique ou inversement, cela cinquante ans après les événements. S'agit-il d'un parti pris ou de la conséquence de l'ignorance? Ils ont pourtant mené un même combat, les maquisards d'Ecot et les marsouins du 1/6^e R.I.C. En ce matin radieux du 8 juillet 1944, en cette nuit glaciale du 14 au 15 novembre, ils ont lutté contre un ennemi toujours aussi redoutable, dans des conditions qui avaient atteint les limites du supportable. Le plus grand nombre de ces combattants, aussi bien les francs-tireurs que les réguliers, étaient plus enthousiastes qu'expérimentés.

Le 8 juillet, une partie des volontaires enrôlés au maquis d'Ecot n'ont pas encore été initiés aux principes élémentaires du combat d'infanterie. Le 14 novembre, les compagnies du 1/6^e R.I.C. alignent des recrues qui n'ont que quinze jours d'instruction militaire! Un baptême du feu souvent tragique avec des flottements, voire des défaillances assez excusables. Dans un tel contexte s'avère capital le rôle des chefs et des anciens qui, en payant largement de leur personne, donnent à leurs subordonnés un exemple galvanisant. Le 6^e R.I.C. est alors commandé par le colonel Salan. Moins de deux ans après l'affaire d'Ecot, le lieutenant-colonel Dessert mourra au combat, en Indochine.

«Doubs 1944». Dans cette bataille inscrite sur le glorieux drapeau du 6^e R.I.C. naît l'un des innombrables mythes de l'exaltant été de la Libération: «L'amalgame intime et fraternel de l'Empire et de nos 137 000 F.F.I.⁶», d'où devait sortir, éphémère et belle, une véritable armée nationale, celle de «Rhin et Danube». Puisse le souvenir de cet idéal ne pas rester confiné au seul plateau d'Ecot.

R. D.

⁶ Général de Lattre de Tassigny, Histoire de la 1^{re} Armée française.